

vres qui seront des armes contre la classe des exploit-
teurs dont Gide s'est définitivement séparé.

ARAGON

A propos de ...

l'article de Pierre Masson sur L'ECRITURE DU JOUR Le Journal d'André Gide (Le Seuil, 1985) par Eric Marty, paru dans le BAAG d'avril 1985, n° 66

par Eric MARTY
(Londres-Paris)

Le problème essentiel que pose Pierre Masson dans la critique de mon livre est à la fois un vrai et un faux problème; pour les lecteurs qui n'auraient pas présente à l'esprit l'argumentation de la critique qui m'est faite, je la résumerai en essayant de ne pas la déformer: il m'est reproché en substance de ne pas m'être intéressé, dans mon livre sur le Journal, à l'histoire des idées, au contexte historique et biographique: sans jamais employer le mot, on me reproche d'avoir adopté une démarche structuraliste: "C'est - à-dire que le texte est chargé de fournir les instruments de sa propre dissection, et qu'il n'est ici élevé à la dignité d'oeuvre close et suffisante que pour mieux donner à sa critique un caractère irréfutable; législateur soumis à sa propre loi, il est privé de ces témoins peu dociles que sont les contextes historiques et biographiques"(p.287).

Vrai problème au sens où depuis Proust ce débat est au coeur de la recherche critique, et qu'il s'est chargé au cours des ans d'ambiguités, de contre-sens, d'exagérations polémiques et de confusion: le récent livre d'Antoine Compagnon, La IIIème république des lettres (Le Seuil)(1) témoigne que ce débat non seulement reste ouvert, mais que pour sortir de la fausse alternative où il nous a menés, il est plus que jamais nécessaire d'en faire l'histoire et le bilan. Vrai problème aussi au sens où l'oeuvre d'André Gide, du fait des liens extrêmement étroits qui existent entre sa vie et ses écrits, soulèvent des questions pertinentes

à cet égard: peu de gens ont noté, je crois, que c'est à propos d'André Gide que Jacques Lacan, champion du structuralisme, a marqué une hésitation significative à l'égard des positions de Proust concernant les rapports de la vie et de l'oeuvre d'un écrivain(2), ou du moins à l'égard de ce que la polémique entre la "nouvelle critique" et l' "ancienne" avait fait des propositions proustiennes.

Faux problème aussi dans la mesure où ma démarche, contrairement à ce que dit Pierre Masson, ne s'inscrit nullement dans une perspective formaliste et encore moins structuraliste; bien au contraire, dès l'avant-propos je condamne strictement toute perspective de clôture formelle(cf p.16 de mon livre); au travers du concept d'intentionnalité, mon propos est de montrer comment une oeuvre est la rencontre d'un sujet et d'une pratique, et que si la forme n'est animée d'aucun projet subjectif, alors celle-ci meurt d'elle-même: "Encore faut-il qu'à l'intentionnalité de la forme (cette soumission au temps journalier) réponde, dans un beau vis-à-vis, l'intentionnalité d'un sujet"(p.12); on peut aussi se reporter aux pages 16-17 où je critique l'entreprise formaliste et où je définis l'intentionnalité comme dialectique qui détermine la forme substantielle de l'oeuvre et la conscience d'un sujet. Il serait en effet creux de croire que la forme seule ou son "fonctionnement"(je n'emploie jamais ce mot affreux) est susceptible de produire ou de dévoiler le sens de l'oeuvre: s'il y a sens, c'est dans la mesure où un sujet use activement de sa pratique d'écriture comme dévoilement d'une vérité qu'il est seul à pouvoir révéler. C'est pourquoi mon analyse ne consiste pas dans le passage de ce qui est "dû au journal" (comme "fonctionnement") à ce qui est "dans le journal".

Si je me suis rapproché de ce que l'on pourrait appeler une phénoménologie, c'est précisément parce que cette pensée ne conçoit pas d'objet séparé du sujet qui le pense ou l'observe et réciproquement.

Dès lors il n'est pas exact de dire que j'ai exclu de ma démarche les déterminations extérieures au Journal. J'ai fait référence aux faits biographiques chaque fois qu'il était nécessaire de le faire, notamment dans le chapitre intitulé Le Secret, à propos de Madeleine Gide. Mais n'est-ce pas à ce propos-là que tout lecteur de bonne foi est conduit à percevoir les limites de l'analyse biographique? N'est-ce pas là qu'on peut douter que le contexte biographique soit réellement un "témoin peu docile"? Rien n'est plus docile en effet que la biographie pour faire dire ce que l'on veut aux textes: les différentes analyses biographiques qui ont pu être faites sur cet épisode se contredisent toutes, et n'a-t-on pas vu même Schlumberger vouloir récrire Et nunc manet in te... trouvant que Gide avait déformé sa propre biographie! D'une certaine façon Schlumberger avait peut-être raison. Et nunc manet in te ... n'est pas, contrairement aux apparences, un texte biographique: le génie de Gide se constitue précisément dans le dépassement perpétuel du biographique: ce désengluement perpétuel qui l'extraie de son Moi individuel et daté pour atteindre à un sens qui transcende toute réduction biographique; certes on peut lire le Journal comme une collection d'anecdotes, je sais davantage gré à André Gide d'avoir su, pour reprendre l'expression de René Char, "s'arracher aux vantardises de l'individu" pour atteindre une forme de subjectivité plus dialectique. C'est à ce propos que l'on peut revenir au débat qui a empoisonné la critique et l'Université depuis plus de trente ans (trop jeune pour y avoir participé j'appartiens à une génération qui l'a subi et qui voudrait le dépasser); lorsque Proust explique que le moi créateur n'est pas celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices, il faut éviter de faire le contre-sens qui a été commis à la fois par la nouvelle critique et l'"ancienne", consistant à traduire le mot Moi par le terme d'individu, car alors nous tombons dans l'absurde et dans une séparation immotivée entre l'écrivain et l'homme; par "moi" il

faut entendre "mode de conscience" ou encore ce que j'appelle à la suite de Husserl, intentionnalité: disons pour être bref que la pratique de l'écriture et la pratique d'une forme permet à l'écrivain d'atteindre un type de conscience (de lui-même, de l'autre, du monde) irréductible à des déterminations externes, je dirai même que toute grande oeuvre vise à s'extraire de ces déterminations pour accéder à ce cran d'indétermination que Sartre appelle la liberté(3).

Il en est des déterminations biographiques comme des déterminations historiques, et j'entrerai là dans le détail des critiques qui me sont adressées. Ainsi à propos de la guerre de 14-18, il apparaît aux yeux de Pierre Masson que les diverses opinions de Gide correspondent grosso modo à l'opinion des français pendant le conflit (p.288 du BAAG): d'une part je ne le crois pas; Gide fut extrêmement isolé intellectuellement tout au long de la guerre, mais de plus je ne crois pas que cet argument soit réellement pertinent, car ce qui nous intéresse dans le Journal, c'est le contexte singulier dans lequel s'inscrivent les propos de Gide, et ce contexte-là est bien évidemment unique, déterminé par le trajet singulier de Gide lui-même; mais plus encore, je dirai que la vision de la guerre par Gide s'inscrit dans une vision de l'histoire qui n'appartient qu'à lui, et que le Journal était la forme la plus adaptée à l'exprimer et même l'exagérer.

De la même manière je ne crois pas que l'on puisse expliquer l'absence de notations historiques du Journal du 26 août au 23 septembre 1914 par: "l'heureuse victoire de la bataille de la Marne" (p.288. Je souligne) Outre que ce fait n'explique rien, comment expliquer que Gide ne mentionne pas cette victoire sinon que l'explication est ailleurs? Certes la superposition de discours contradictoires se retrouve dans une bonne part de son oeuvre romanesque et son style parfois familier se retrouve aussi dans une part de sa correspondance, mais les mêmes choses n'ont pas le même sens selon le contexte et le lieu où elles se trouvent

(je me permets de renvoyer le lecteur à mon livre pour mon interprétation). La démarche critique de Pierre Masson le mène d'ailleurs à se contredire puisqu'à la suite de la démonstration que je viens de résumer, il me reproche d'une part de tracer le portrait d'un Gide éloigné du monde réel (p.289, 3ème paragraphe) et d'autre part à la fin de la même page, il donne comme caractéristique du Journal de Gide de "ne pas prendre la réalité au sérieux" (p.289, dernier paragraphe): ces deux arguments contradictoires se donnent sous l'autorité d'une même personne, Jean-Paul Sartre. Si une telle contradiction peut apparaître, c'est peut-être que Gide n'est pas aussi facilement réductible au déterminisme biographique ou historique: je n'ai pas décrit un Gide cramponné à un Moi qu'il opposerait au Monde, bien au contraire: la critique du Monde par Gide dans son Journal n'amène jamais celui-ci à se réfugier dans le solipsisme: il suffit d'ailleurs de lire la quatrième de couverture de mon livre pour noter que le Moi c'est encore une catégorie qui participe au semblant du Monde, d'où le désir de "traquer dans la trivialité des jours l'authenticité irréductible, dispersée, non totalisable du présent".

Je suis conscient (et mon éditeur François Wahl m'en avait prévenu) que mon livre a pu agacer certains de nos amis gidiens (pas tous heureusement) et ce pour deux raisons: d'une part l'utilisation d'un vocabulaire parfois difficile emprunté à la philosophie, mais peut-être aussi du fait qu'il donne l'impression de faire table rase de la critique gidienne; je ne pense pas qu'un lecteur de bonne foi puisse penser que c'est pas ignorance, cela tient à la méthode que j'ai choisie (méthode phénoménologique) dont le principe de "mise entre parenthèses" où d'époque doit permettre à l'observateur d'accéder à ce fond de "naïveté" devant l'objet observé qui lui permettra de dévoiler les beautés endormies qui se dissimulent derrière les évidences"; il ne m'appartient pas évidemment

de dire si j'ai réussi dans cette entreprise, l'article de Pierre Masson m'en fait douter, s'il n'y avait déjà d'autres échos.

J'espère que "cette réponse" aura évité de tomber dans la vaine polémique (même si mon mauvais démon m'avait, à la lecture de l'article, poussé à y chuter) et ouvert à un débat nécessaire.

Eric MARTY, 24 juin 1985

Notes:

1. Je me permets de renvoyer les lecteurs au compte rendu que j'ai fait de ce livre dans Critique, n°444, mai 1984.

2. Jacques Lacan, Écrits, Jeunesse de Gide. Seuil, p.741.

3. Je parle ici de Sartre avant sa "conversion" au marxisme.

Gide et l'antériorité du devenir

par

Sandra TRAVERS - de FAULTRIER (Paris)

Continuer, durer et toujours se ressembler en creux. Savoir se mettre au monde, s'enraciner tout en assistant au meurtre de soi-même... Nombreux sont les auteurs qui, confrontés à la quotidienneté bavarde, ont développé, implicitement ou explicitement, la notion d'antériorité du devenir. Depuis le "Deviens qui tu es" de Pindare, jusqu'au "Apprends à être celui que tu es" de Hölderlin. Nietzsche écrit encore: "Tu dois devenir ce que tu es". Gide, par l'intermédiaire de Thésée énonce: "Obtiens-toi...". Sans nier la réalité et le rôle du temps, il fait de ce dernier un outil d'accomplissement et d'illustration d'un devenir intrinsèquement intégré à l'être dont la vocation est d'obéir au "devoir-être". Dans cette entreprise réduisant le temps à l'état de